



DE JACQUES-EMILE-BLANCHE
A CHARLES MAURRAS

30 novembre 1925 : Pendant près de deux ans, j'ai laissé mon journal en friche. J'étais absorbé par une entreprise assez difficile : Ecrire simultanément deux livres, dont je tiens le sujet, mais dont je ne parviens pas à maîtriser la forme, et j'aimais mieux ne pas en parler, fût-ce à moi-même, avant d'en être venu à bout.

Si je reprends mes carnets aujourd'hui, c'est qu'un de mes articles de la Revue a fait un certain bruit. Intitulé « *Un nouveau mal du Siècle* », le prétexte m'en a été fourni par Marcel Arland pour qui la littérature de ce temps est sans objet parce qu'elle ne dirige pas sa flèche vers l'absolu : « Un esprit où cette destruction de Dieu est accomplie, écrivait-il, où le problème divin n'est pas débattu, par quoi comblera-t-il le vide laissé en lui et que maintient béant la puissance des siècles et des instincts ? »

Sans contester l'exactitude du pronostic, j'objectais, quant à moi, que le vide dénoncé par Marcel Arland, pouvait être comblé par certaines idéologies, tout aussi excitantes pour l'esprit que les religions traditionnelles.

Là-dessus, un débat s'est engagé. Pour Massis, il n'y a de remède que dans le retour au thomisme, à ce « nouveau Moyen Age » dont Berdiaeff se dit le prophète. Drieu la Rochelle et Emmanuel Berl affirment, au contraire, qu'à une époque où « l'homme meurt dans l'homme », où l'humanisme traditionnel qui fut jadis le support de la pensée chrétienne, est complè-

tement dévalorisé, les quelques conversions qui se sont déclarées un peu bruyamment, ne doivent abuser personne. Pour la plupart des jeunes gens, comme pour eux-mêmes, Dieu n'est qu'une image sans force, mis en face des religions modernes qui proposent des dieux extra-religieux, d'une vitalité beaucoup moins contestable, tels le communisme ou le fascisme.

J'ai observé sans prendre parti ce petit tumulte que j'avais déchaîné. Si je l'inscris aujourd'hui dans mon *Journal*, c'est pour prendre date, pour fixer le moment où l'on a pu prétendre, sans être sérieusement contredit, que le *Mal du Siècle* était irrémédiable, où l'on est allé jusqu'à prophétiser la ruine prochaine de notre civilisation, devenue à demi barbare, et qui, de ce fait, ne mérite plus d'être défendue contre la barbarie.

10 janvier 1926 : François Le Grix continue, sans que je sache exactement d'où vient l'intérêt qu'il me porte, à m'initier au monde parisien qui m'a d'abord effrayé et dont je commence à peine à connaître les dessous. Il m'a conduit aujourd'hui à la galerie Charpentier, où Jacques-Emile Blanche expose ses portraits d'auteurs célèbres : au premier plan celui de Proust, tout près du portrait *en bleu*, de Mme Halévy.

A la sortie de l'exposition, après m'avoir rappelé l'amitié qui liait le peintre et l'écrivain, il m'a demandé d'écrire une chronique sur le roman autobiographique de Blanche, intitulé *Aymeris*, qui n'est autre chose qu'un pseudonyme.

En me remettant ce livre Le Grix a voulu me renseigner sur les particularités d'un personnage qui passe pour un des esprits les plus curieux de notre époque, et d'abord sur ses origines : Fils et petit-fils de médecins aliénistes connus, — qui soignèrent, entre autres, Gérard de Nerval —, il a recueilli de ses parents une grande fortune. Sa maison, située à Auteuil, dans la rue qui porte le nom de son aïeul, a l'aspect anglais. On y pénètre sans sonner, après avoir traversé le beau jardin qui l'entoure. Le salon est immense, haut de plafond comme une cathédrale et sommé d'une galerie circulaire où sont accrochées ses dernières toiles. Des merveilles l'encombrent, des jades, des tapis de soie d'Orient et, bien entendu, des tableaux : *Les Baigneuses* de Renoir, le *Moine en prière* de Manet, un Corot, des dessins de Delacroix...

Opulence un peu lourde aux yeux mêmes du maître de maison qui aime mieux, d'ordinaire, recevoir ses amis personnels dans l'atelier où l'on accède par un escalier en colimaçon. Dès que vous êtes annoncé, il vient vous accueillir sur la pre-

mière marche, comme un capitaine de vaisseau qui attend ses invités à la coupée. Mince, svelte, élégant, toujours vêtu en homme du monde, il a beau tenir le pinceau de longues heures, il n'a jamais une tache sur son costume ni sur ses doigts. Avec ses lunettes d'écaïlle légèrement teintées, qui dérobent en partie son regard, avec sa parole lente et parfois bégayante qu'il affecte pour ressembler prématurément à un homme d'âge, il offre à coup sûr, une énigme, « qu'il ne vous est pas défendu d'essayer de percer », a conclu Le Grix.

30 janvier : Eh bien non ! J'ai eu beau lire avec soin *Aymeris*, incomparable compromis entre le mémorial et le roman, je ne suis pas parvenu à trouver la clef qui donne accès à la vie secrète de son auteur : Le personnage, un peintre en vogue, est déroutant, tantôt *Adolphe*, tantôt *Amiel*. Il déteste sa femme (« J'aurais mieux fait de naître pauvre et d'épouser une femme du peuple »). Aussi est-ce sous ses yeux qu'il finira par se jeter sous un train, un jour où, las des ballets russes et du *Chevalier à la rose* de Richard Strauss, il a douté de lui-même et de sa volonté d'être.

De cette œuvre touffue, je n'ai donc retenu qu'une phrase qui m'a paru assez révélatrice : « On se damnerait pour une heure d'intelligence. » Quel vice caché et magnifique, puisqu'il s'agit, sans doute, d'un travers de l'esprit, laisse-t-elle pressentir ? Je n'ai pas osé répondre moi-même à cette question, et je me suis contenté de signaler dans mon article certaines ambiguïtés sur lesquelles je n'ai pas insisté, par crainte de paraître indiscret.

Je n'en redoutais pas moins d'avoir gaffé et je n'ai été rassuré que ce matin, en recevant du peintre-écrivain une lettre pleine de sucreries, à la Proust, mêlées à quelques amandes amères, car j'ai cru sentir dans certaines expressions un arrière-goût de perfidie. Mais puisqu'il termine en me priant d'aller le voir, il me sera sans doute plus facile de poursuivre mon enquête sur place.

2 février : Mon espoir s'est confirmé. Entre J.-E. Blanche et moi, la glace est rompue. Je suis invité régulièrement à ses mardis qui, au dire de Le Grix, réunissent tous les nouveaux venus qui jettent une lueur dans le ciel de Paris, même si cette lueur est destinée à s'éteindre sans laisser la moindre trace.

Comme je suis arrivé en avance, et qu'il y avait encore peu

de monde, Jacques-Emile Blanche en a profité pour me faire faire le tour du jardin et de la maison, ce qui m'a permis de saluer sa femme, très belle encore, mais, selon mon goût, trop poudrée et trop habillée pour trois heures de l'après-midi. Par un de ses familiers, j'ai appris qu'elle était constamment sous les armes et que sa vie, comme celle de la plupart des héroïnes de Proust, se consume en d'innombrables visites et réceptions, auxquelles elle reproche à son mari de ne pas l'accompagner, les obligations mondaines ayant à ses yeux beaucoup plus d'importance que le travail de l'artiste.

Puis, nous sommes revenus dans le grand salon, où, parmi des jeunes gens très beaux, mais silencieux, j'ai reconnu le visage coloré de Paul Claudel qui est parti presque aussitôt, après avoir serré distraitement la main de son hôte :

— Nous sommes en froid, m'a dit Blanche. Cela date du portrait que j'ai fait de lui, comme de tant d'autres écrivains. Il a refusé de le prendre et a même prétendu, un instant, m'obliger à le détruire. Ses raisons ? Je lui avais fait, assure-t-il, la tête d'un boucher.

Un éclair de malice a traversé le regard du peintre :

— Que voulez-vous, j'ai l'habitude de montrer ce qu'il y a de plus caché, et donc de plus vrai, chez mes modèles. Est-ce ma faute si leur nature véritable vient se refléter sur leur visage ?

Là-dessus, le jour ayant baissé brusquement et un orage menaçant, il a résolu de me ramener chez moi : Il a appelé son vieux chauffeur qui conduit une voiture datant des débuts de l'automobile ; on y monte par un marche-pied, sans avoir à courber la tête, aussi aisément que dans les carrosses d'autrefois. Nous avons descendu l'avenue Mozart à moins de trente à l'heure, ce qui n'a pas empêché Jacques-Emile Blanche de rappeler à l'ordre l'audacieux conducteur : « Louis, vous roulez à une vitesse effrayante : c'est de la folie ! » Louis a serré ses freins qui ont grincé longuement. Rassuré, pour l'instant, son maître, après avoir regardé le ciel d'où les sombres nuées avaient disparu, m'a gratifié de quelques confidences :

— Je ne suis pas si heureux qu'on pourrait le croire. Comme peintre je suis moins connu en France qu'en Angleterre où j'ai eu l'honneur de faire les portraits du roi et de la reine : en outre j'ai des ennuis de famille. Ma femme, Rose, qui a été et reste encore mon grand amour, est issue d'un clan bardé de faux principes, pour qui tout est permis, sauf ce qu'ils appellent le scandale. Déjà ils ont réussi à faire mettre un de mes livres au pilon. Je crains maintenant pour mon *Aymeris*...

Brusquement il a pris son grand air, sévère et gourmé, que Rose eut sans doute approuvé, et il m'a abandonné sans m'avoir tendu la main, comme s'il m'en voulait, lui, artiste et mondain chevronné, de s'être confié à un garçon de mon âge.

Il faudra m'habituer à ses sautes d'humeur.

10 février : Alors que je le croyais presque fâché, J. E. Blanche m'a envoyé aujourd'hui une invitation pour sa propriété d'Offranville, en Normandie : « une maison de grès et de briques roses », où je pourrais, si je le veux, travailler dans un des trois salons, le jaune, le bleu, ou le blanc, comme le fit François Mauriac qui y écrivit en entier *Préséances* et *Le baiser au lépreux*, non loin de Jean Cocteau, qui, lui, ciselait son *Potomak*.

Ces illustres précédents m'ont effrayé. Je me suis donc excusé, sous le prétexte que je quittais Paris pour plusieurs semaines. J'attendrai d'avoir à mon actif quelques ouvrages dignes des écrivains qui firent leurs débuts à Offranville. Je regrette seulement d'avoir manqué les promenades sur le chemin de crête de la falaise, d'où l'on découvre l'Océan, tour à tour bleu, blanc et jaune, comme les salons du peintre-écrivain.

6 juin 1926 : Reçu, ce matin, un message de Montherlant, qui m'a paru, après réflexion, assez intéressant, car il apporte une touche nouvelle, à la fois à la connaissance de Montherlant lui-même et à celle de Barrès.

« Excusez ce gribouillis, me mande-t-il, j'ai la grippe infectieuse et du paludisme et vous écris d'une clinique. Merci pour votre bel article qui m'a fait beaucoup de plaisir. Vous avez bien raison de dire que ce n'est qu'une œuvre de poésie. Je ne suis rien d'autre qu'un poète. Souvenons-nous d'une des dernières phrases (pleine de tristesse) de Barrès : " Je voudrais ne plus m'occuper que de poésie... »

« Vos pages sont parmi les meilleures que l'on ait consacrées aux " Bestiaires "... »

Cette phrase de Barrès, je n'ai pu m'empêcher de la rapprocher de l'aveu formulé presque dans les mêmes termes par le chantre de la Terre et des Morts, lors de l'entrevue qu'il m'avait accordée, quatre ans plus tôt.

On savait certes depuis longtemps, qu'il existait entre Montherlant et Barrès de secrètes concordances. Mais ce qu'on ignorait ou qu'on savait moins, c'était leur regret, à tous deux, de n'avoir pu se consacrer en priorité à la poésie.

L'histoire littéraire devrait peut-être retenir ces confiden-

ces des deux écrivains qui, en ce siècle de néo-clacissisme, parfois quelque peu aride, auront voulu, avant tout, se griser de la musique des mots.

30 mars 1927 : Un événement imprévu vient de me rapprocher presque malgré moi, de Charles Maurras que je n'avais jamais rencontré jusqu'ici.

Le chef du mouvement royaliste qui avait dénoncé, dans sa jeunesse, « le ferment révolutionnaire de l'Évangile », a été condamné par le pape sur l'accusation d'être plus « romain » que « chrétien » et de voir avant tout dans le catholicisme, le soutien de l'ordre établi et, singulièrement, du régime monarchique.

Ses disciples ont donc été mis en demeure, sous peine d'excommunication de rompre avec ses doctrines. Certains y ont consenti, tel Maritain qui a invoqué « la primauté du spirituel ». D'autres s'y sont refusés, tel Henri Massis, écartelé entre ses deux fidélités : celle qu'il doit au souverain pontife et celle qui l'attache à son maître à penser.

C'est alors que j'ai pris parti brusquement. J'ai écrit, d'un seul jet, un article intitulé « l'Église et l'Intelligence », où je pose d'emblée le problème sur le terrain des droits de l'élite naguère proclamés par la *Revue Universelle*.

Dès la première phrase, j'attaque. Pour moi l'accord est rompu entre deux puissances du siècle que l'on avait espéré, un instant, voir se rejoindre. L'Église et l'intelligence ne suivent plus la même route. Certes, nous avons été bien près de franchir les obstacles qui se dressaient entre nous et le sanctuaire : ces « foules misérables autour du Christ » dont parlait Mauriac, encombrant les avenues de la foi, avilissant les doctrines, enlaidissant les rites ; le mépris que l'Église a si souvent montré pour les arts et les lettres qui n'ont fleuri que sous ses malédictions. Barrès et Maurras, en nous masquant le vrai visage du catholicisme, avaient endormi nos méfiances. Il y eut un instant critique où l'intelligence fut sur le point de verser dans la foi, où nous fûmes près de nous reposer de penser en croyant. Heureusement nous avons échappé à ce péril, et nous prenons congé maintenant d'une institution qui, en se séparant de la raison, vient de se livrer elle-même aux furies du siècle : « Le voile s'est déchiré : nous voici éclairés et sauvés. »

20 avril : Mon article a paru il y a quelques jours dans le *Mercur de France*, signé « trois étoiles », afin de piquer davantage la curiosité du public. Chaque matin, je reçois de l'*Argus* des liasses de coupures de journaux : beaucoup viennent de l'étranger, d'Europe et même d'Amérique. Tout ce vacarme m'enchanté, car il me donne l'illusion que j'ai franchi cette sorte de mur du son au-delà duquel se situe la célébrité littéraire. Les attaques des adversaires me font plus de plaisir encore que les éloges de mes partisans ; elles me prouvent que j'ai été pris au sérieux. A Rome, l'organe des Jésuites, la *Civiltà Catolica*, accuse Maurras d'avoir en ma personne corrompu la jeunesse ; en France, le brave député girondin, l'abbé Bergey, consacre son journal, en entier, à réfuter, phrase par phrase, chacune de mes accusations contre l'Église. Selon lui, « monsieur trois étoiles » pourrait bien être un général en activité qui n'aurait pas osé avouer ouvertement ses opinions monarchistes. Mais il n'a pas convaincu la majorité des gens « bien renseignés ». Plusieurs noms ont été avancés. Puis l'unanimité a semblé se faire. L'article doit avoir été écrit par Maurras lui-même : on y retrouve son style, ses outrances habituelles...

Dès lors, le fidèle Henri Massis a pris peur. Il a voulu éviter à tout prix que son maître soit rendu responsable d'un pamphlet aussi violent. Il est allé voir Louis Dumur, rédacteur en chef du *Mercur*. Il l'a prié de lui révéler l'identité de l'auteur de l'article. Dumur, après quelques hésitations y a consenti, sans m'avoir consulté. C'est là, du moins, ce que vient de m'apprendre Massis, par une lettre datée « du jour de Pâques », où l'amitié la plus sincère et la foi la plus profonde engagent un dialogue que je n'ai pu m'empêcher de trouver un peu indiscret : « Quelle n'a pas dû être votre souffrance, écrit-il, pour que vous en veniez à un langage d'une telle amertume ! »

Il conclut en m'assurant qu'il priera pour moi. Cette dernière phrase m'a choqué. Je comprends maintenant pourquoi Massis s'est fait rabrouer, jadis, par Lyautey. Il était allé le voir et, prenant pour prétexte, je ne sais plus quel événement, il lui avait dit :

— Agenouillons-nous ensemble et prions.

— Je préfère être seul pour prier, avait répondu le Maréchal.

30 avril 1927 : Les accusations lancées contre lui, qui s'auto-risent souvent de l'article du *Mercur*, n'ayant pas cessé malgré le démenti apporté par Massis, Maurras a pris le parti de s'en expliquer lui-même, à la première page de *L'Action Française* :

« Au disciple anonyme qui, mû par la surprise, la colère, l'esprit d'équité » lui a reproché d'avoir trompé la jeunesse sur la vraie nature de l'Eglise, il réplique que « les vérités essentielles de l'Eglise ont été placées au-dessus du temps et que nulle erreur ni défaillance momentanées d'un de ses chefs ne sauraient les faire oublier ». Puis, après avoir, dans un beau mouvement d'éloquence, évoqué le docteur Faust qui, « même s'il n'entend plus le son matériel de la cloche pascale, reconnaît dans les airs un tumulte d'espérances ressuscitées », il affirme « qu'ayant vu la vérité sur le bienfait mental, moral, social du catholicisme, il n'est pas d'incidents, si graves et douloureux soient-ils, qui aient la force d'attenter au rayon transparent de cette vue limpide ».

C'est dans le métro, à l'heure de pointe de midi, que j'ai lu cet article. Je ne sais trop ce que je dois en penser.

VI

DEUX JEUNES ECRIVAINS
EN QUETE D'UN PUBLIC

10 juin 1927 : C'est moins de deux mois après mon article du *Mercur* qu'a commencé vraiment ma carrière littéraire. Je viens de publier, ces jours-ci, mon premier livre, dans la collection — assez prestigieuse, ma foi ! — du *Roseau d'Or*, dirigée par Henri Massis et Jacques Maritain, qui a déjà édité Bernanos et Julien Green.

Intitulé « *La France perdue et retrouvée* », il relate la triste aventure d'un de mes camarades de lycée, plus âgé que moi, engagé volontaire pendant la guerre, qui, après avoir d'abord combattu bravement, finit par succomber à une propagande dont l'origine et le but me sont restés mystérieux.

Impliqué dans les mutineries de l'année 1917, malgré son prompt revirement, il fut condamné et fusillé sans avoir été, m'ont dit ses parents, véritablement défendu.

Mon bouleversement fut intense. Tout mon système de valeurs me parut renversé. Je ne retrouvais plus mon patriotisme instinctif, hérité de trois générations d'ascendants, vouées au service de l'Etat. Je découvrais avec effroi que ma vie, dans ce monde cruel, ne serait pas aussi facile, aussi « libre » que je l'avais imaginée, et que je devrais réfréner mes désirs au lieu de vouloir chercher aveuglément à les satisfaire.

Mais dix ans se sont écoulés depuis cette funeste journée. Et ce que j'ai voulu exprimer dans mon livre, ce n'est point tellement le trouble que j'éprouvai alors. J'ai mieux aimé prononcer un réquisitoire contre nos éducateurs qui auraient